

LETTRE DE ROMANO GUARDINI
A S. EXC. MGR L'EVEQUE DE MAYENCE

En portant à la connaissance de ses lecteurs le document de Romano Guardini, nous pensons rendre au mouvement pastoral liturgique un double service : celui, d'abord, de commencer à établir la liaison avec le renouveau liturgique en Allemagne, renouveau si important que nous lui consacrerons une section entière dans l'un de nos prochains fascicules; celui, ensuite, de faire bénéficier tous les catholiques français de l'expérience ainsi accumulée outre-Rhin. Si les situations ici et là ne sont pas les mêmes, nul doute que nous ayons profit à suivre la ligne d'évolution de ce qui a été déjà tenté, ne serait-ce que pour éviter, tôt ou tard, certains malentendus ou certaines maladresses.

Les conjonctures politiques et sociales ont précipité en Allemagne, ces dix dernières années, l'évolution du renouveau liturgique entreprise par l'abbaye de Maria-Laach et lui ont imprimé une impulsion décisive. Refusant à l'Église toute ingérence dans le domaine politique ou social, le national-socialisme a fait se concentrer toute l'activité religieuse à l'intérieur du sanctuaire. La parole de l'Apocalypse se vérifiait une fois encore à la lettre :

Et un roseau semblable à une verge me fut donné...

Lève-toi et mesure le temple de Dieu et l'autel et ceux qui y adorent.

Quant au parvis qui est en dehors du temple, laisse-le dehors et ne le mesure pas, parce qu'il a été donné aux gentils et la ville sainte, ils la fouleront durant quarante-deux mois (Apoc., XI, 1-2).

Le problème liturgique se posait du même coup à la conscience des catholiques allemands avec une acuité redoublée. Beaucoup alors, pressés par les événements, se mirent à l'élucider et à le résoudre; parfois certaines gens sans mandat et sans compétence osèrent trancher; certains autres confisquèrent la liturgie à leurs fins. Il s'ensuivit un malaise auquel fait écho la lettre de Romano Guardini. Cette lettre représente une mise au point parfaite qui mérita l'adhésion sans réserve de l'archevêque de Mayence. La réponse de ce dernier fut rendue publique en même temps que la lettre de R. Guardini à Mayence, chez Matthias Grünewald, 1940 : Ein Wort zur liturgischen Frage.

Mon Révérendissime et vénéré ami,

Tu as souhaité un exposé des points de vue où l'on peut se placer pour porter un jugement sur les problèmes liturgiques dont on discute depuis quelque temps. Cet exposé n'est pas chose facile, car les questions sont embrouillées, et beaucoup d'éléments sont encore en pleine évolution. Je vais cependant tenter de le faire, et d'autant plus volontiers que cela me permettra aussi de faire moi-même le point — car voici presque trente-cinq ans que j'ai commencé à y travailler en théorie et en pratique.

Ce qu'on a désigné sous le nom, fort imprécis, de *mouvement liturgique*, n'a jamais été absolument homogène. Ses éléments authentiques et pleinement conscients n'ont eu d'autre but que de rétablir le culte divin dans la pureté et la plénitude qui lui sont nécessaires pour proclamer la gloire de Dieu et initier les fidèles aux richesses du monde de la grâce. Mais il y a eu, parallèlement, des tendances à caractère trop exclusif, bizarre, qui ont obscurci le vrai sens de l'ensemble. En sorte qu'il y a, disons vingt-cinq ans, un non-initié aurait pu penser qu'il s'agissait d'une tentative de gens entichés d'histoire qui voulaient exhumer de vieux textes, de vieilles formules du culte divin, qui ne sont plus adaptées à la réalité présente; ou bien du désir de milieux esthétiques de se créer une forme de vie religieuse qui réponde à leurs exigences, et de se construire un monde religieux à part, en marge de la communauté chrétienne.

Il est aujourd'hui impossible, si l'on est sincère, de soutenir des idées de ce genre. Tous ceux qui jugent sans parti pris savent que la liturgie n'est pas une manie historique ou esthétique, mais quelque chose d'essentiel : le culte officiel de l'Église, qui s'est développé organiquement à partir du noyau central de l'histoire chrétienne; la « loi de la prière » (*lex orandi*), selon l'ancienne formule, qui est liée indissolublement à la « loi de la foi » (*lex credendi*). Il se trouve partout des choses déplaisantes, et elles n'ont pas manqué non plus dans le mouvement liturgique; mais dans son objet essentiel, il avait raison et était nécessaire. Il voulait initier les fidèles à la vie liturgique de l'Église, les

y faire entrer : c'est là un objectif à peine moins important que de les aider à connaître la vérité chrétienne; je dirai plus : un examen plus approfondi de la question montrerait que l'essentiel de cette vérité ne se révèle que dans le monde de la vie liturgique.

Quiconque juge sans parti-pris s'est clairement rendu compte, au cours de ces dernières années, qu'en matière de pastorale, une époque a pris fin. Certaines méthodes, bonnes autrefois, ont perdu leur efficacité; cela est dû d'abord au changement des conditions extérieures, mais surtout à la transformation générale dans la façon de sentir et de penser. Le temps de ces méthodes est révolu, et il serait fort dangereux de refuser de le voir — ou même de s'obstiner à considérer des choses qui sont liées à une époque, et donc changeantes, comme des parties intégrantes de l'essence de l'Église.

Si les pronostics qu'on peut faire sont exacts, l'action pastorale, à l'avenir, va être limitée, à un point inconnu jusqu'ici, au domaine religieux proprement dit. Il n'en est que plus urgent de lui redonner toute sa pureté et sa force. Il ne faut pas viser uniquement à la « pratique ». Il ne faut pas non plus tomber dans l'édification pure ou l'excès de moralisme. Il faut que la vie religieuse se remplisse de toute la richesse de la vérité révélée. Elle doit être déterminée par la parole biblique et la vérité théologique. L'idéal de la perfection chrétienne doit s'y dresser dans toute sa grandeur exaltante.

Les symboles sacrés, prégnants, de l'Église, doivent l'illuminer. Le sentiment de la communauté de l'Église doit la porter. Mais l'une des conditions primordiales pour arriver à cela, c'est que l'on donne à la liturgie tout le développement qui lui est nécessaire. Nous parlerons tout à l'heure des limites qui lui sont fixées, mais il faut auparavant que son importance soit bien mise en lumière. L'autel a toujours été le centre de la vie de l'Église — ou du moins il aurait toujours dû l'être — peut-être ne sera-t-il bientôt plus seulement le centre, mais cette vie tout entière. Il importe donc beaucoup que ce qui se passe à l'autel et pénètre de là dans la vie de la famille et de l'individu prenne son sens le plus riche et sa forme la plus pure. Naturellement il faut orienter cet effort vers un ministère pastoral vivant. Il faut

que la pratique de la liturgie soit en fonction des paroisses telles qu'elles sont en réalité. Il faut qu'elle ait en vue leurs besoins, qu'elle voie leurs possibilités, et ne leur demande rien qui soit en contradiction avec leur nature propre. Mais, d'autre part, elle doit aussi leur faire crédit de toute la somme de bonne volonté et de possibilités qu'elles possèdent vraiment — et c'est beaucoup, beaucoup plus que ne concèdent ordinairement les partisans des « choses pratiques ».

Mais comment peut-on parler d'un *problème liturgique*? Si la liturgie est ce que nous venons de dire, ne devrait-elle pas constituer la base et la forme indiscutée de la vie religieuse? C'est exact; mais la liturgie est une réalité historique, et comme telle elle possède tous les caractères de ce qui naît et se transforme, et c'est ainsi que naissent les « problèmes ». Par exemple : les formes et les textes cultuels qui se sont constitués à une époque déterminée sont-ils valables aussi pour une époque postérieure? Certains motifs psychologiques ou intellectuels ne prennent-ils pas avec le temps un aspect faux? Certaines formes essentielles ne se sont-elles pas modifiées? etc. A l'époque la plus ancienne, c'est la liturgie qui a déterminé toute la vie cultuelle; mais peu à peu, le sentiment religieux populaire, si varié, et plus tard celui de l'individu, se manifestent et créent des formes particulières. En face d'elles, la liturgie prend des lignes plus accusées, plus rigides, en tant que culte officiel, et la question se pose de savoir quels sont les rapports réciproques de ces deux domaines, quel est l'élément essentiel de chacun, quelles sont leurs limites, etc. Tous ces problèmes ont des racines très profondes et sont fort compliqués. S'attacher à leur trouver une solution, ce serait tenter une théorie et une histoire de la vie religieuse chrétienne. Je n'ai voulu que les indiquer pour montrer quel est l'arrière-plan des questions dont il s'agit. Il me faut ici me borner à des problèmes immédiats, et, pour cela, je voudrais prendre pour point de départ un certain nombre de tendances trop exclusives, qui se sont manifestées dès le début du mouvement liturgique, et des dangers qu'elles recèlent. Je ne pourrai, ce faisant, éviter les formules globales. Celles-ci sont peu recommandables, parce qu'elles risquent de défigurer leur objet; mais je ne vois pas comment je pourrais les éviter, et il me faut donc en accepter les inconvénients.

Je commence par une tendance à laquelle a conduit le mouvement liturgique lui-même, et qu'on pourrait appeler le *liturgisme*. [...] Le mouvement liturgique a pris naissance parce qu'il est nécessaire. Sous l'influence de l'individualisme et du rationalisme modernes, le culte de l'Église, avec ses formes grandioses, ses fortes pensées, son orientation vers la totalité des réalités révélées, avait été de plus en plus relégué au second plan. La vie religieuse avait pris, dans une large mesure, un caractère subjectif et privé. Il était donc nécessaire qu'à l'intérieur même de l'Église s'éveillât le désir de ce qui était ainsi délaissé. Ce fut alors un travail scientifique et historique qui s'efforçait de ressusciter la liturgie dans sa pureté et de lui donner, dans la vie religieuse, la place qui lui revient; seulement, il se manifesta bientôt aussi une tendance à lui attribuer une importance qu'elle n'a pas.

Une telle tendance est compréhensible, elle se produit toujours lorsque quelque chose d'important n'a pas été, pendant longtemps, suffisamment pris en considération, et qu'on le redécouvre en quelque sorte. L'enthousiasme s'éveille, on travaille, on se dévoue à la tâche, la discussion s'engage, et on surestime inconsciemment ce qu'on a découvert. C'est ainsi qu'on a parfois considéré qu'il n'y a pas d'autre vie religieuse chrétienne et catholique que la liturgie, et oublié que cette vie a encore d'autres formes. On a pris la communauté monastique, avec ses données particulières, pour l'image primitive de la communauté chrétienne, et méconnu les limites qui sont assignées, dans la réalité, au travail liturgique; on n'a pas vu comment vit la paroisse, quels sont ses besoins religieux, ses possibilités, et ce qui, chez elle, est le plus important; on n'a pas seulement méconnu le caractère propre de la vie religieuse populaire, mais aussi celui de l'expérience religieuse et de la prière personnelle, et exigé de l'individu qu'il fasse des formes et des textes liturgiques le fondement exclusif de sa vie intérieure, et autres choses du même genre. Il est résulté de tout cela quelque chose de forcé, d'exagéré — fait qui était encore plus apparent lorsqu'il s'y ajoutait une façon de sentir d'un caractère esthétique marqué, qui ne voyait pas les besoins et les tâches de la vie réelle et donnait à tout l'effort liturgique un aspect déplaisant.

Ces idées n'étaient pas celles des hommes qui accomplissaient le véritable travail, en toute conscience; mais les exagérations sont toujours plus visibles que ce qui garde la mesure. C'est ainsi que, parfois, le mouvement liturgique sembla préconiser un idéal de vie religieuse situé en marge de la réalité, telle qu'elle apparaît à un observateur loyal; et cela donna lieu à de grandes inquiétudes. Ces extrémistes voulaient, par exemple, que le chant grégorien fût seul admis dans les paroisses. Ils repoussaient en bloc les dévotions populaires [...] et méconnaissaient la grande importance des cantiques en langue populaire. [*Ici l'auteur fait sa part à l'aspect individuel de la prière. N.d.T.*] Il sortit de ces erreurs des choses parfois fort bizarres et étrangères à la réalité. Mais si l'exagération d'une idée est déjà dangereuse chez ses premiers auteurs, elle l'est encore bien plus chez ceux qui la reçoivent et la développent — surtout lorsque ce sont des gens qui remplacent le travail sérieux par des formules et le véritable enthousiasme par un faux zèle.

*
**

Lorsqu'un mouvement, bon en soi, a été à l'œuvre pendant un certain temps, il arrive toujours un moment où, brusquement, la collectivité en prend conscience. Jusquelà, il lui avait fallu défendre péniblement son existence, et, tout à coup, voilà qu'il entre dans l'actualité — instant crucial, mais aussi dangereux; le danger qu'il inclut est celui d'une action trop hâtive, sans assez de capacité et d'homogénéité. Ce moment-là est arrivé aussi pour le travail liturgique. Au cours des dernières années, nombre de clercs et de laïcs ont compris son importance, et il s'est produit un phénomène qui, malgré toutes les bonnes intentions, a eu souvent des résultats désastreux. Depuis longtemps déjà, on s'était aperçu que le centre de la vie paroissiale ne se trouve pas dans les associations et le travail dispersant qu'elles demandent, mais dans la vie spécifiquement religieuse; on vit alors que la liturgie constitue le ressort vital de cette vie religieuse, et on se mit à transformer le culte en conséquence. Mais des habitudes culturelles, très diverses de caractère et d'extension, s'étaient constituées, et elles étaient devenues chères au peuple chrétien. Il fallut donc se mettre à

modifier certaines choses, à en réintroduire d'autres; mais parfois les capacités pédagogiques ne correspondaient nullement aux tâches à réaliser. De plus, les textes et les actes liturgiques ne sont pas tels qu'ils puissent être introduits directement dans la vie paroissiale, qui a des données particulières; on essaya donc de les adapter à ces dernières, et l'on se trouva ainsi en présence de problèmes, sans posséder souvent les premiers éléments qui eussent permis de les résoudre. Il en résulta ce qu'on pourrait appeler le *dilettantisme liturgique*.

Dans la conviction qu'on ne peut prier que dans la langue où l'on vit, on essaya de donner, dans la liturgie, une place prépondérante à la langue vulgaire, on traduisit des textes pour les faire réciter en chœur. Partant de l'idée que le prêtre n'est pas le seul ministre de la liturgie, mais que la communauté des fidèles doit aussi y participer, on s'efforça de rendre les actes sacrés plus accessibles au peuple et d'y associer les fidèles. On reconnut l'importance de la forme vivante dans les choses spirituelles et religieuses, et l'on s'efforça de donner plus de relief aux symboles liturgiques. On découvrit la puissance religieuse du chant grégorien, et l'on chercha à le « traduire », lui aussi, c'est-à-dire à en adapter les mélodies, pour les textes traduits, à la structure et au ton de la langue du peuple. En somme, on chercha, par des moyens divers, à créer ce qu'on appelle, plus ou moins proprement, une « liturgie populaire ». Il n'y eut pas là que de bonnes intentions, mais aussi beaucoup de très bonnes réalisations; seulement il y eut parfois des insuffisances désastreuses. Souvent ces essais furent entrepris sans lien entre eux, d'une façon arbitraire, différemment suivant les endroits, ce qui devait nécessairement causer du trouble. On choisissait ce qui semblait bon, on séparait les choses faites pour aller ensemble. Surtout les éléments les plus nécessaires faisaient souvent défaut. Pour bien traduire un texte, il ne faut pas seulement posséder de bonnes connaissances philologiques et théologiques, mais aussi un grand talent littéraire. Mais ces zélés liturgistes ne possédaient souvent pas grand'chose de tout cela; et plus d'un semblait non seulement ignorer le latin, mais aussi ne pas même connaître sa langue maternelle. Il en résulta tout de suite des choses impossibles, pour le fond comme pour la

forme. Pour mettre en valeur le vrai contenu d'un acte symbolique, il faut posséder non seulement des connaissances exactes sur l'histoire de la liturgie, mais aussi un talent formel (un certain sens poétique) approprié. L'un et l'autre élément manquèrent trop souvent, et, devant plus d'une cérémonie prétendue liturgique, on se dit qu'il eût mieux valu s'en tenir aux vieilles formes à qui, du moins, la tradition conférait une certaine dignité. On peut faire la même remarque à propos de la participation de l'ensemble des fidèles à l'action sacrée. Il faut pour cela beaucoup de patience, de clairvoyance et de tact; si ces qualités font défaut, on ne crée que la confusion et le mécontentement. Enfin, pour composer une mélodie qui, tout en restant dans la tradition grégorienne, soit cependant populaire, il faut, outre une vraie intelligence de l'art admirable qu'est le chant grégorien, des talents pédagogiques, aussi bien que musicaux, dont nul ne prétendra qu'ils sont très communs.

Un autre danger est venu du fait que, parfois, des motifs d'une autre sorte vinrent s'ajouter au motif liturgique; par exemple des conceptions confuses sur le rôle des laïques dans l'Église, sur les rapports entre la morale et la religion, et autres choses analogues. Il faut y ajouter encore l'opposition entre la vieille et la jeune génération, qui a contribué à rendre la situation encore plus tendue; les tiraillements personnels entre curé et vicaire, ou bien entre le clergé d'une paroisse et celui d'une autre se sont manifestés, ainsi que tous les sentiments trop humains qui peuvent naître en pareil cas. Il n'en reste pas moins que les tenants de la liturgie ont raison; mais tout cela a dérangé le travail sérieux, créé la confusion et fait apparaître le mouvement liturgique sous un jour défavorable aux yeux de ceux qui ne savaient pas ce qui était réellement en question.

On peut donc comprendre que non seulement l'inquiétude, mais aussi l'hostilité se soit élevée contre ce mouvement; seulement il faut dire que ses adversaires ont manqué bien souvent non seulement d'équité, mais même de l'information qui eût été nécessaire sur la question.

C'est surtout le liturgisme qui a donné lieu à des résistances qui avaient leur origine immédiate dans les exigences pratiques de l'heure présente. Nous appellerons « *prac-*

ticisme » l'attitude qui s'y exprimait. Le mot n'est pas beau, mais je n'en connais pas de meilleur.

Le liturgisme avait oublié que « le Sabbat est là pour l'homme »; et quoiqu'il eût raison de dire que rien n'est plus important, dans la véritable vie religieuse, que ce qu'on fait uniquement pour la gloire de Dieu, il avait méconnu les besoins de la vie quotidienne. Aussi les tenants du *practicisme* purent à juste titre attirer l'attention sur les conséquences de cette attitude. Ils disaient que le culte avait pour but d'édifier les fidèles, il devait donc se constituer en fonction des conditions psychologiques contemporaines. Le culte, disaient-ils, est là pour rendre les gens moralement meilleurs; aussi doit-il être conçu en vue d'une action morale. Seul est bon le culte qui a une action directe sur la vie pratique; aussi la liturgie, avec son attitude contemplative, tout orientée vers l'éternité, est inutile, — et autres objections du même genre.

C'était là une critique justifiée contre les tendances du liturgisme, sans contact avec la réalité, mais non pas contre la liturgie vivante de l'Église. Mais, cela mis à part, elle tombait dans l'excès contraire, qui n'était pas moins dangereux que celui qu'elle combattait. Le *practicisme* était issu des bouleversements de l'époque moderne et des problèmes sociaux, économiques et moraux qui en étaient résultés. Il voulait aider les hommes à dominer en chrétiens leurs nouvelles tâches; aussi déplaçait-il le centre de gravité du ministère pastoral, pour le placer complètement dans l'organisation et la pédagogie, et considérait que les choses de l'Église, y compris le culte divin, n'avaient de valeur que si elles aidaient l'homme dans ces tâches. Mais cela lui faisait souvent méconnaître l'essence même de la vie religieuse. Il oubliait que celle-ci a une valeur et une dignité propres, qui ne peuvent être subordonnées à aucune autre fin, et que le commerce avec Dieu a son sens en lui-même. Certains allaient même parfois jusqu'à considérer comme une perte de temps la méditation désintéressée des choses éternelles et le service sacré devant la face de Dieu.

C'est ainsi qu'on en venait à voir dans la liturgie quelque chose de désuet et de superflu, à la reléguer à l'arrière-plan, au profit de dévotions apparemment plus actuelles et de méthodes aux effets plus visibles; ou bien à l'arranger en

vue d'effets moraux ou autres. Mais, alors, le sens primordial et essentiel de la liturgie était méconnu. Car il consistait en ceci : glorifier Dieu et faire respirer et se développer l'homme dans l'atmosphère du culte sacré. En même temps pour obtenir des effets rapides, il détruisait un facteur irremplaçable dans le ministère pastoral, car *la liturgie est d'autant plus féconde qu'on y mêle moins d'arrière-pensées*. Elle agit comme une lumière discrète, brûlant sans cesse comme une douce braise qui répand continuellement sa chaleur, comme une puissance qui, sans bruit, accomplit son œuvre de purification et de formation; mais, pour cela, il lui faut le calme et la liberté d'un développement qui n'a pas de buts intéressés. C'est ce que n'a pas vu le praticisme. Obsédé par les détresses de la vie moderne, il a voulu obtenir des résultats rapides, et même souvent numériquement tangibles, et négligé ainsi un des facteurs principaux d'une influence durable et profonde.

Une autre tendance, que nous appellerons le *conservatisme*, reconnaissait entièrement le sens propre de la vie contemplative. Il savait que la prière et le culte ne sont précieux là uniquement en raison de leur action morale ou pratique, mais ont leur sens en eux-mêmes, étant un commerce avec Dieu, un service devant sa majesté. Il savait l'importance qu'a la tradition dans ce genre de choses, sentait la dignité des coutumes ancestrales et la sagesse d'une vieille expérience. Aussi combattait-il la manière dont le praticisme subordonnait la prière et le culte aux buts pratiques du moment, — mais il combattait également les tentatives prématurées du liturgisme pour donner au culte une forme qui ne réponde aux exigences liturgiques. Cette dernière attitude était justifiée lorsqu'il s'agissait des efforts de dilettants bien intentionnés, mais sans compétence; mais elle était erronée et dangereuse lorsqu'elle confondait leurs expériences avec le travail sérieux et compétent pour renouveler le culte divin. Il se manifestait là une dangereuse tendance à refuser tout ce dont on n'avait pas l'habitude.

Pour ces conservateurs, « traditionnel » est automatiquement synonyme de « bon », et « nouveau » signifie « ennemi de l'Église ». Dès qu'on fait quelque chose autrement que ce qui s'est « toujours » fait, ils y voient le signe d'un

esprit révolutionnaire. Or ils ne réfléchissent pas à la façon dont la situation se présente réellement — par exemple au fait que ce qu'on abandonne ou modifie date du XIX^e siècle, si stérile au point de vue religieux, et que ces usages ont supplanté des formes de piété beaucoup plus anciennes et d'une valeur bien supérieure; ou bien à ceci que les textes et formes de dévotion en question, à force de servir, se sont peu à peu vidés de leur contenu et de leur force et sont devenus tout à fait conventionnels. L'ancienneté et la tradition sont choses importantes; mais elles ne doivent pas nous rendre aveugles, lorsque ce qu'elles nous offrent est sans valeur, voire mauvais — ou alors elles suscitent la question de saint Cyprien : « L'habitude a-t-elle donc plus de poids que la vérité? » Mais surtout, les conservateurs ne voient pas que dans la vie paroissiale la liturgie n'a plus, tant s'en faut, la place qui lui revient. Ces adversaires des efforts liturgiques mènent grand bruit autour de leur fidélité à l'Église et sont très stricts dans toutes les matières dogmatiques et disciplinaires, — mais n'est-il pas étrange qu'ils passent si aisément sur le fait que, malgré tout, la liturgie est le culte de l'Église, culte qui remonte aux premiers temps et est réglé par des lois non équivoques? Ne faut-il pas s'étonner que des hommes qui tiennent tant à l'observance exacte des traditions fassent passer au second plan, en faveur de formes de dévotion d'introduction très tardive, des choses qui ont la dignité de la tradition la plus ancienne et la plus sacrée? Ou encore qu'eux, qui sont si prompts à invoquer, contre toute idée inaccoutumée, la « *lex credendi* », oublient complètement qu'il existe aussi une « *lex orandi* » à laquelle on n'a pas encore satisfait, tant s'en faut, lorsqu'on a observé certaines rubriques, mais qui, au contraire, constitue tout un ordre de vie religieuse et demande à être accomplie avec amour et une intelligence de plus en plus approfondie? C'est tout de même là un fait troublant : il existe dans l'Église un monde cultuel d'une richesse admirable, issu de la tradition la plus vénérable, réglé par toute une législation aussi minutieuse que sévère; mais en pratique, on ne lui accorde nullement l'importance qui lui revient; bien plus, celui qui défend ses droits est soupçonné de rechercher les nouveautés et sa soumission à l'Église paraît douteuse... Bien souvent, des dévotions popu-

lares et privées, de valeur souvent fort problématique, remplissent la vie religieuse de la paroisse. On ne trouve souvent pas la moindre trace d'une initiation sérieuse à la liturgie. Des actes du rang le plus élevé sont relégués au second plan, ce qui a pour effet de priver le ministère pastoral de possibilités irremplaçables; je citerai seulement la liturgie du samedi saint qui a lieu ordinairement dans des églises vides. La célébration de la sainte messe elle-même tend bien souvent à se rapprocher des dévotions populaires. La variété a disparu, dans une large mesure, de la vie cultuelle, et il en est résulté une monotonie intérieure dont on n'a pas encore assez reconnu les effets désastreux. La pratique des sacrements s'est le plus souvent dissociée de son milieu essentiel, et s'est, de ce fait, extériorisée; et il y aurait encore à dire bien des choses de ce genre. Les conservateurs déclarent telle chose trop élevée pour le peuple; telle autre lui est trop étrangère; mais on a toutes raisons de se demander s'ils ont vraiment essayé de faire progresser ce peuple. Ils disent que les femmes n'ont que faire de certaines choses liturgiques, et que les hommes ont besoin d'un régime prétendu plus fortifiant; mais on se demande quels sont les hommes et les femmes dont on exprime ainsi le sentiment, et aussi si l'on s'est efforcé sérieusement d'éveiller chez l'homme le sens de la forme grandiose de la liturgie, et chez la femme le sentiment de son mystère riche et profond. *Le « peuple » comprend beaucoup plus qu'on ne veut souvent l'avouer; celui qui se donne de la peine en toute loyauté et patience fera des expériences qui lui causeront autant de joie qu'elles humilieront sa trop grande estime de ses propres capacités. Évidemment, il lui faut d'abord savoir de quoi il s'agit et se mettre au travail avec conviction et avec une bonne volonté sincère.*

D'autre part, conservateurs et practicistes n'ont pas, des véritables besoins religieux des fidèles, surtout des jeunes, une connaissance aussi exacte qu'on pourrait le supposer en les entendant souligner continuellement leur expérience. Car dans ce cas ils verraient que les gens ont envie de se sauver de l'église quand on leur impose des formes de dévotion vieilles ou sans valeur, et que, pour beaucoup, la liturgie est tout simplement une nécessité vitale. Mais lorsqu'on le leur dit, ils parlent de l'orgueil des gens cultivés à qui

il faut toujours des choses spéciales, et de l'outrecuidance des jeunes qui prétendent tout savoir mieux que les autres, — une manière aussi banale que dangereuse de se débarrasser de ce qui les gêne et de mettre les torts du côté des autres.

Il y a plus : les juges sévères des efforts liturgiques n'ont parfois pas eux-mêmes une idée exacte de ce qu'est vraiment la liturgie. Qu'on ne voie pas là une critique stérile, si je fais remarquer à quel point la formation liturgique du clergé a été insuffisante, en règle générale, et l'est encore aujourd'hui. Pendant longtemps, la liturgie a fait partie de ces matières qu'on traitait en cendrillons : celles qu'on groupait sous le nom de « théologie pastorale » et qui faisaient figure d'éléments fort accessoires dans l'ensemble de la formation théologique. Aussi est-il compréhensible que beaucoup se représentent la liturgie comme quelque chose qui existe, mais dont, au fond, on n'arrive pas à comprendre le sens : une espèce de représentation religieuse qui s'est formée au cours des siècles, que l'on accomplit dans la mesure où l'on ne peut faire autrement, mais d'où l'on passe aussi vite que possible à ce qui est vraiment important et présente une utilité pratique. Si l'on ajoute à cela les regrettables erreurs signalées plus haut, il faut avouer que, de leur point de vue, les conservateurs ont évidemment raison dans leur lutte contre les efforts liturgiques, car ce qu'ils se représentent sous ce vocable est effectivement fort problématique — seulement ce n'est pas la vraie liturgie de l'Église. Ce contre quoi ils luttent est un fantôme. Mais, dans leur lutte contre ce fantôme, ils ne voient pas ce qui est réellement, et qui possède la plus grande importance pour le ministère pastoral, qui pourtant leur tient à cœur.

*
**

Dans ce qui précède, j'ai cherché, mon cher et très vénéré ami, à esquisser quatre points à propos desquels se pose le problème liturgique. J'espère l'avoir fait sans partialité, et avoir montré combien la situation est difficile. Tu peux aussi m'en croire, si je te dis que je ne méconnais pas les inquiétudes des personnalités responsables. Mais permets-

moi encore d'exprimer une crainte que font naître ces inquiétudes même : c'est que l'autorité ne fasse *avorter* tout le travail.

Les autorités ecclésiastiques sont responsables du maintien de l'ordre dans la vie religieuse; aussi ont-elles une défiance légitime envers l'arbitraire et l'indiscipline, envers ce qui est excentrique et artificiel. Mais on peut craindre que, le cas échéant, elles ne veuillent rétablir l'ordre à tout prix et ne coupent court à des efforts intéressants. J'ai déjà dit que je participe au travail liturgique depuis près de trente-cinq ans, aussi je crois discerner l'importance de ce dont il s'agit. Je connais personnellement beaucoup de ceux qui y consacrent leurs efforts, je suis étroitement lié, depuis longtemps, avec certains d'entre eux. Je sais combien ils ont consacré à cette tâche d'amour et de travail, et qu'ils l'ont fait dans un esprit de fidélité à l'Église qu'on n'a pas plus de raison de mettre en doute que celle de n'importe qui d'autre. Tout n'est pas toujours possible. Il n'en est que plus important que ce dont on a besoin actuellement soit fait, de la façon qu'il faut. C'est pourquoi, fort de la confiance que tu m'as accordée, je te demande avec autant d'instance que de gravité d'aider à empêcher le danger que je viens de signaler de devenir réalité.

Il est tout naturel que les autorités ecclésiastiques prennent des mesures contre les innovations arbitraires que ne justifient ni l'autorité, ni les capacités. Elles sont plus que fondées à demander à leurs prêtres, surtout aux plus jeunes, d'observer une certaine réserve, et à exiger d'eux qu'ils commencent par apprendre, avant de vouloir faire des choses personnelles. Mais d'un autre côté il importe beaucoup qu'elles ne retirent pas leur confiance à ceux qui travaillent depuis longtemps dans ce domaine, sérieusement et consciencieusement, et qu'ils les protègent contre des attaques qui mettent en cause leur esprit et leur œuvre.

Ce dont le travail liturgique a besoin, c'est de temps. Il y a beaucoup à faire, et les tâches sont ardues. Pour qu'il y ait progrès, il est besoin d'un grand savoir théorique, d'une grande expérience pratique, de capacités variées, littéraires et musicales. C'est pourquoi ceux qui travaillent dans le domaine liturgique demandent qu'on ait de la patience. Assurément, c'est beaucoup que de demander de tout laisser

encore en suspens. Mais autrement il ne pourra rien se faire de bon. Et il y aurait pire que l'incertitude momentanée : ce seraient des mesures qui empêcheraient une œuvre qui a des dizaines d'années d'existence de recueillir les fruits de son travail, pour le plus grand bien de l'Église.

Il y a eu ces derniers temps, contre l'œuvre liturgique, des attaques qui ont trouvé un grand écho. Elles viennent assurément d'un souci sincère du bien de l'Église, et mon propre exposé a montré que les occasions de l'attaquer ne manquaient pas; mais je crains que les effets n'en aient pas toujours été excellents. Surtout, ces adversaires de la liturgie ne voient pas en elle ce qu'elle est réellement. Pour être féconde, une critique devrait avoir pour fondement une conception de la liturgie authentique et large, à laquelle on adhère sincèrement, mais ce n'est pas le cas. Évidemment, on l'admet, on la loue, on en recommande l'amour et la pratique; mais, cela dit, on fait ensuite tant de restrictions, on exprime tant d'inquiétudes qu'on a finalement l'impression qu'un travail assidu pour la rénovation liturgique est chose suspecte, et que le mieux est de ne toucher à rien. Mais en ce qui concerne la critique elle-même, elle use souvent d'une méthode qui doit nécessairement remplir d'inquiétude tous ceux qui ont l'habitude de procédés objectifs. On s'acharne à rassembler des cas particuliers dignes de critique; mais ce qui fait défaut, c'est l'équité qui comprend les mobiles qui ont conduit à ces abus et sait apprécier à leur valeur les résistances que rencontrent ces efforts. Au lieu de cela, toutes les fautes sont immédiatement interprétées défavorablement et représentées comme l'expression d'une mentalité subjective, indépendante, ennemie de l'Église.

Il est particulièrement injuste d'accumuler tout ce qui se fait d'irréfléchi, de déraisonnable, d'exagéré, de bizarre, dans le travail liturgique, tout en refusant de voir les erreurs des méthodes antérieures. Si l'on parcourait les écrits et les pratiques des anciennes congrégations, des associations et des missions, des retraites et des pèlerinages, on n'aurait aucune peine à dresser une liste, aussi longue que l'on voudrait, de choses qui seraient au moins aussi graves que celles qu'on reproche au mouvement liturgique, « au moins » aussi graves, car elles s'étendent sur une période beaucoup

plus longue, leurs auteurs possédaient beaucoup plus d'expérience et avaient donc beaucoup plus d'occasions de les corriger.

La critique est une bonne chose; mais il faut qu'elle soit équitable et objective, sans quoi elle ne construit pas, mais détruit. Les fautes sont regrettables, mais il y en a partout et ce qui importe, en dernière analyse, ce sont les mobiles profonds. A-t-on jamais vu qu'on n'ait pas abusé d'idées bonnes? Que diraient ceux qui attaquent la liturgie si l'on citait, contre les vues qu'ils défendent, tout ce qui, dans leurs écrits et leur pratique, prête réellement à la critique? Ils seraient indignés. Ils demanderaient qu'on voie leurs idées comme elles sont vraiment. Ils diraient qu'il est mesquin d'attaquer une position spirituelle par ses côtés faibles ou accessoires. Lorsqu'on veut lutter, diraient-ils, il faut le faire loyalement, c'est-à-dire en prenant l'adversaire dans son être propre. Ils auraient raison, dix fois raison! mais que n'agissent-ils eux-mêmes de la sorte! La théorie et la pratique m'ont appris assez de choses pour me permettre de répondre de telle sorte qu'on ne pourrait faire la sourde oreille, mais je ne le ferai que si la cause attaquée — qui est la cause même de l'Église — l'exige absolument. Je m'adresse plutôt avec confiance à toi, et, en toi, à nos évêques; convaincu qu'ils sauront distinguer le vrai du faux, l'essentiel de l'accessoire, le permanent du transitoire, et n'accepteront pas qu'un mouvement d'opinion facile à provoquer, mette en cause l'honneur et les fruits d'un travail qui s'étend sur de nombreuses années et qu'anime un profond amour de l'Église.

Cet exposé est fatalement insuffisant. Aucune des différentes tendances ne sera satisfaite. Chacun d'elles dira que ce qui est vrai en elle n'a pas été suffisamment mis en relief, et que ses éléments dangereux prennent un aspect trop inquiétant. Mais pour éviter cela, c'est un volume qu'il me faudrait écrire. Les problèmes de principe, eux, ne sont même pas discutés, ils sont seulement indiqués, dans toute leur gravité.

On demandera peut-être : pratiquement, que faut-il faire maintenant? Il me faut également renoncer à répondre à cette question, et renvoyer à des travaux déjà publiés ou en

préparation. Je ne voulais ici qu'indiquer quelques tendances dont l'action se fait sentir dans la situation actuelle, et donner une idée de la place qu'elles occupent dans l'ensemble de la vie de l'Église. S'il me fallait, malgré tout, résumer des « conclusions », je voudrais dire ceci : la vie liturgique a toujours eu une grande importance pour l'Église et en aura de plus en plus; aussi a-t-elle besoin qu'on en prenne soin et qu'on la développe. Le prêtre doit mettre tout son zèle et une patience infatigable à y amener les fidèles. Mais il ne le peut que s'il a lui-même pénétré dans son essence. Pour cela, il faut donner à la liturgie la place qui lui revient dans la formation et la culture du clergé. Il faut qu'on reconnaisse que son importance théorique et pratique n'est guère moindre que celle de la dogmatique et de la morale.

Il ne faut pas chercher le modèle de la liturgie dans les églises abbatiales ou cathédrales — quoique celles-ci, à leur place respective, aient naturellement la plus grande importance —, mais il faut que ce modèle soit issu des besoins et des possibilités réelles de la communauté paroissiale. Cela ne doit pas se faire suivant des critères et des goûts subjectifs, mais seulement par une adhésion fidèle à la *lex orandi* de l'Église, et néanmoins avec une vraie liberté de conception et de création, partout où le permet la loi de l'Église. Il faudra encore définir rigoureusement ce que cela signifie dans le détail. Il faut donc chercher pour cela des gens qui possèdent les qualités requises.

La liturgie est importante; mais la vie religieuse personnelle, elle aussi, est importante et indispensable. Elle est liée à la vie liturgique, mais ne lui est pas identique : il y a entre elles une tension vivante et féconde. Il faut donc parallèlement à l'éducation liturgique, une éducation pour la prière individuelle, l'oraison, l'usage de l'Écriture, pour une conception religieuse de la vie quotidienne et une interprétation chrétienne de l'existence en général.

Entre la prière personnelle et la liturgie, il est un troisième domaine autonome, authentique : celui des dévotions populaires. Chacun des deux autres lui fournit des règles, des suggestions, des forces non négligeables; mais il a pour base des lois propres.

Ce domaine, lui aussi, demande qu'on s'en occupe sérieu-

sement, et je crois qu'ici encore, il y a beaucoup à faire. Il faut rétablir des textes défigurés, retrouver encore bien des vieux trésors. Mais on pourrait aussi créer du nouveau : ce serait une belle tâche pour ceux qui en sont vraiment capables.

Les cantiques méritent une attention particulière. Ils sont, malheureusement, en fort triste état. Les plus beaux cantiques sont ceux qu'on chante le moins. On peut bien dire qu'un cantique est d'autant plus souvent chanté que son texte est plus plat et sa mélodie plus sentimentale. Les beaux airs sont, pour une bonne part, en fort triste état, et la manière dont ils sont chantés souvent rien moins que vivante. Il faudrait rechercher de vieux cantiques oubliés, en créer de nouveaux — mais seuls doivent s'en mêler ceux qui s'y entendent vraiment.

Je ne pense pas qu'il soit possible d'en dire plus ici. Je voudrais seulement, mon révérendissime et vénéré ami, t'assurer encore que je me suis efforcé d'exposer ces vues avec autant de loyauté envers la vérité que de respect pour l'autorité ecclésiastique que tu représentes à mes yeux.

J'ai confiance que tu auras le même sentiment et te prie d'accepter l'expression de mon respectueux dévouement.

ROMANO GUARDINI.